

Chapitre I
Aux racines de la créativité collective

La *historia* de Rodolfo Rodriguez Une animation au *barrio* San Judas de Managua

Nous avons contacté les *Hermanas de la Asunciòn* qui travaillent activement à l'éducation et à la socialisation des « *quinchos* » : les enfants-travailleurs du quartier San Judas, l'un des plus pauvres de Managua.

Nous sommes montés jusqu'à leur maison, à mi-chemin d'une colline, pour parler de notre proposition qui a été accueillie avec enthousiasme. Nous avons parlé de la réalité du quartier, et essayer de comprendre l'environnement où se développait l'activité difficile dans laquelle elles s'étaient engagées.

San Judas est un quartier tout neuf, bâti après le terrible tremblement de terre de 1972, à la lisière sud-ouest de la ville, au milieu de collines partiellement cultivées ; en fait, on a la sensation d'habiter une grosse bourgade de campagne, où la plupart des chemins sont en terre battue. Les somozistes avaient construit un noyau de structures en dur au cœur du quartier pour y installer la prison locale ; maintenant, c'est ici qu'il y a les services sociaux et le marché. Après les insurrections de 1978-1979, le quartier a été le théâtre de nombreux combats, mais il n'a pas subi les atroces bombardements qui ont frappé d'autres quartiers, comme ceux de l'Altagracia et de Larreynaga.

Aujourd'hui, le quartier héberge quelque 150 familles, dont les maisons ont été détruites par les bombardements somozistes et qui paient ici des loyers contrôlés. Actuellement, les habitants sont environ 60 000, pour la plupart des ouvriers qui travaillent dans de moyennes entreprises (chaussures, tissage, allumettes) ou dans de petites entreprises artisanales ou coopératives (charpenterie, plomberie, électricité). Les mères de familles complètent les budgets familiaux en pratiquant de petits métiers comme les travaux ménagers ou la vente, dans la rue, de fruits et de gâteaux.

Les problèmes sociaux les plus sérieux du quartier (outre la cherté de la vie entraînée par des difficultés économiques au niveau national) concernent le logement, la santé et l'école. Ce sont ces difficultés que les « *contras* » exploitent à leur avantage, en suscitant un certain intérêt dans la population, même si le quartier s'est engagé à fond pendant

Aux racines de la créativité collective

l'insurrection et que 80 % des habitants sont favorable au processus révolutionnaire.

Le quartier a naturellement son Comité Sandiniste de Défense (CSD) et sa section de la *Juventud* sandiniste. On nous a raconté un épisode significatif, où le CSD était impliqué : des mormons (financés paraît-il par la CIA) ont bâti un temple « camarades » du quartier ont attendu qu'il soit achevé, ils l'ont « occupé » et puis transformé en école maternelle pour leurs enfants.

Comme il y a beaucoup d'enfants-travailleurs, une école a été ouverte pour eux, où il leur est possible d'apprendre un métier (en général ce sont des marchands ambulants) et en même temps de rattraper les années d'écoles perdues. C'est pourquoi dans l'école, il y a aussi bien des ateliers (couture, menuiserie, électricité) que des salles de classe où les jeunes peuvent achever le cycle de l'école primaire, en réduisant de moitié le temps habituel de la scolarité.

Nous nous sommes intégrés dans cette réalité sociale que pour inventer un spectacle autour de l'histoire d'un garçon qui avait effectivement fréquenté cette même école : Rodolfo Rodriguez Alvarado, (un très jeune milicien armé) assassiné l'année précédente par des contre-révolutionnaires pendant qu'il faisait sa ronde. Les enfants nous ont paru très positifs et sérieux, mûris précocement par le travail, mais aussi désireux d'assouvir ce besoin fondamental de l'enfance que jusque-là ils n'avaient pas pu vraiment satisfaire. Dans leurs jeux – en marge du travail et de l'étude – ils sont très inventifs et expriment une créativité tout à fait personnelle ; chacun a sa propre façon de jouer et l'on peut voir une sorte de « condensé » de leur vitalité chez l'un des plus petits, surnommé « Cucaracha » en raison de son espièglerie très sympathique.

Nous avons commencé l'animation avec une trentaine d'enfants et quelques enseignants, tous très jeunes, en organisant une assemblée en vue de suivre les étapes de l'histoire de Rodolfo, sur lesquelles s'est construit le canevas de la « mise en spectacle ».

La *historia* de Rodolfo Rodriguez

Les personnages fondamentaux repérés, le groupe Titeres s'est réuni le premier pour les transformer en marionnettes à manches, puis un second groupe s'est assemblé pour peindre les décors avec les éléments de l'environnement ; un troisième groupe a identifié les éléments idéologiques et sensibles de l'histoire pour composer des musiques et des chants, destinés à produire le contexte émotionnel pour sa représentation et à en souligner la progression.

Les trois jours suivants, le travail de chaque groupe s'est mis en route. Nous avons proposé une méthode de mise en spectacle habituelle en Italie, qui nous sembla assez en accord avec leur « âme » latino-américaine et leur culture politico-sociale.

Les « titeres » ont été réalisées avec une grande spontanéité et beaucoup d'habileté ; les filles ont fait un travail particulièrement soigné. Plusieurs jeunes, étrangers aux groupes, ont profité du matériel et de l'atelier de marionnettes pour fabriquer leurs propres « *munejitos* » (pantins), assouvissant ainsi ce besoin premier et universel qu'ont les enfants de représenter l'être humain. Nous avons dû inciter les enfants du groupe Titeres à mieux caractériser les marionnettes afin qu'elles correspondent aux personnages du récit, parce qu'elles tendaient à être un peu trop stéréotypées.

Le groupe de peinture a adopté un système de représentation tout à fait topologique : en effet, lorsqu'il s'est agi de rassembler les différents éléments du décor, dessinés individuellement, dans un paysage unitaire, le critère de choix qui s'est imposé a été « au-dessus ou au-dessous », « à gauche ou à droite », sans que la topographie réelle du paysage ou la ligne de l'horizon n'ait d'importance. Il y avait le « *barrio* », le marché, la maison de Rodolfo, etc., et tout un enchevêtrement de ruelles qui évoquait les parcours naturels, c'est-à-dire les sentiers entre les maisons. Un élément nous a paru particulièrement significatif : une grande lune peinte au milieu du ciel qui en plus de sa fonction didactique (l'assassinat de Rodolfo avait eu lieu la nuit) semblait être le symbole de l'image maternelle dominante dans l'organisation familiale

Aux racines de la créativité collective

traditionnelle du Nicaragua, du fait que les pères représentant une perte de responsabilité.

Le groupe de chant et de musique a préparé, entre autres, une chanson originale en se fondant sur l'arrangement d'une chanson connue ; les strophes parlent de la vie et des idéaux de Rodolfo et des autres « *quinches barriletes* », en faisant émerger, par-delà le caractère purement narratif de l'intervention que nous avions proposée au groupe, le sens du sacré unissant les individus dans la défense de la collectivité.

Le cinquième jour de notre travail nous avons fait une répétition générale avec les trois groupes réunis et comme par enchantement, le manque de coordination qui au début nous avait frappés a été dépassé. Le spectacle démarrait avec la *Canción de Rodolfo*, ensuite, la première scène, qui illustrait les conditions de vie du garçon dans le « *barrio* ». Après une tarentelle, se déroulait la deuxième scène avec l'assassinat de Rodolfo, qui se terminait par la chanson *Solo digo compañero*. À tout ceci, s'est ajouté un « sociodrame » préparé à sa propre initiative par le groupe des musiciens et les enseignants : il s'agissait de l'histoire d'un instituteur cubain, assassiné lui aussi par les contre-révolutionnaires alors qu'il collaborait à une campagne pour l'alphabétisation. Il nous a semblé que le groupe, par cette intervention théâtrale, avait voulu rappeler que les enseignants payaient eux aussi leur « écot du sang » à la cause révolutionnaire, et souligner ainsi la solidarité internationaliste qui justifiait notre présence dans leur école.

Le sixième jour, dimanche 28 août, le spectacle a eu lieu face au public du « *barrio* », composé pour cette occasion de beaucoup d'enfants « communiants » et de leurs parents. En effet, la représentation avait été précédée d'une « première communion » et d'une « *misa campesina* » chantées et célébrées à la propre initiative de la communauté, qui bravait ainsi l'ostracisme du curé réactionnaire du quartier.

La salle était pleine de guirlandes et de fleurs aux couleurs éclatantes, de gens joyeux et même si les visages de quelques adultes ne

La *historia* de Rodolfo Rodriguez

cachait pas une certaine perplexité, les enfants et les jeunes gens se montraient attentifs et intéressés. Pour faire un bilan global de cette expérience, il nous semble que les résultats doivent être vérifiés tant sur le plan de la méthodologie de l'animation que sur celui de sa signification culturelle et politique. Nous avons constaté que notre façon de travailler était en accord avec les modalités d'expression et de communication de ces enfants.

Au début, les « *hermanas* » et les enseignants nous avaient demandé une intervention du genre didactique, et nous avons répondu en partie à ce souhait en donnant des cours de guitare ou en créant des ateliers pour la réalisation de marionnettes. Cependant, il est vrai que l'essentiel de notre intervention a été de faire participer les enfants à un processus d'« expression – connaissance – prise de conscience ». Après avoir constaté qu'ils ne connaissaient pas bien l'histoire de Rodolfo, nous avons commencé par la représentation du vécu quotidien qu'ils avaient en commun avec le protagoniste, suivi de la narration des faits qui a suscité chez eux une prise de conscience. Par conséquent, elle devait les avoir confortés dans leur engagement, synthétisé sur une banderole par le mot d'ordre de 1982 : « Augmenter la production et défendre la révolution. »

Il va de soi que ces représentations ont été trop brèves pour qu'on ait pu en réaliser toutes les potentialités politico-culturelles embryonnaires. Cependant, il nous semble que le spectacle a été pour les enfants et pour les enseignants un exemple de la façon dont on peut non seulement synthétiser dans un langage collectif les libres expressions individuelles, mais aussi soutenir culturellement et artistiquement l'engagement politique des habitants du « *barrio* ».

Ce qui a été important pour nous dans cette expérience, c'est le fait que nous avons commencé à connaître une culture étroitement liée à la nature, imprégnée de joie de vivre, une culture qui relie entre eux les individus, même au travers des « vases communicants » d'un inconscient collectif très fort et ancestral. Mais la signification essentielle

Aux racines de la créativité collective

pour nous, qui sommes les militants d'une gauche européenne en transformation, porteurs aussi d'un certain pessimisme, c'est d'avoir été mis en contact avec une réalité différente et pour nous tout à fait nouvelle : le vécu d'un peuple en train de bâtir activement une nouvelle société, avec abnégation mais aussi dans la joie.

1982.

Texte publié dans *L'Alfabeto Urbano*, Naples, 1983.

Stop pollution !!!

Animation dans l'école indienne de la réserve Mohawk d'Akwesasne

29 juillet 1983. Nous passons par New York, de plus en plus bureaucratique et informatisé. Le slogan touristique « *I love New York* » semble pathétique dans cette ville embouteillée, où tout fonctionne mal et où les gens sont de plus en plus mécontents et désagréables.

À la gare routière, c'est en vain que nous demandons des renseignements sur la ligne d'autobus à prendre pour se rendre à la réserve des indiens Mohawks, à l'extrémité Nord de l'état de New York ; personne ne la connaît. C'est pourquoi nous nous résignons à partir dans la direction de la ville « non indienne » la plus proche.

2 août. Même à Massena, c'est le nom surprenant de la ville proche de la réserve indienne, tout le monde est comme recroquevillé dans l'« *omerta* », au sujet de la communauté indienne, qui se trouve seulement à quelque douze lieues de là.

Le vieux chauffeur de taxi qui a bien compris où nous voulons nous rendre, nous demande plusieurs fois des renseignements pendant le trajet qui nous conduit à l'école de l'« *indian survival* », la Freedom School. Pendant le voyage, nous admirons l'étonnant paysage : c'est un haut plateau verdoyant partiellement à l'état sauvage, aux larges perspectives, entouré d'une ligne d'horizon très étendue. Mais quelque temps après, nous découvrons que le milieu est entièrement et sournoisement pollué : le fleuve Saint-Laurent qui le traverse avec sa myriade de ramifications, est le collecteur des poisons chimiques les plus variés (y compris la dioxine) déversés par les industries camouflées dans la verdure.

Finalement, nous voilà à l'école : il s'agit d'une construction en bois rouge vif au beau milieu d'un bosquet de hêtres et de bouleaux. Brian, le jeune Mohawk du clan de l'Ours avec lequel nous avons élaboré le projet de notre voyage, vient à notre rencontre. Il nous montre l'école, les jeux de plein air et le four à céramique tout juste achevé. Ensuite, il nous invite à déposer nos sacs de couchage dans un coin des salles de classes ouvertes et communicantes. Nous nous attelons tout de suite à

l'ouvrage avec des rouleaux et des pinceaux ; à côté des parents, d'autres européens sont venus ici, comme nous, pour aider aux travaux d'entretien du bâtiment.

À la tombée de la nuit, on nous accompagne dîner en groupe avec la famille de Brian : le repas se compose d'une soupe indienne faite de pâtes, de maïs et de morceaux de viande, accompagnée de légumes crus et de pain de ménage qu'on vient de retirer du four. Dans le groupe assis autour de la table, la grand-mère est le personnage le plus important, comme il est d'usage dans les sociétés clanique. Les hommes se tiennent « un peu plus bas » pendant que les enfants mangent et s'amuse sans qu'on les réprimande.

Un jeune européen, Harald, entame la discussion par une provocation, en demandant : « Mais de quelle « *Indian way of life* » s'agit-il ici, si vous avez le frigo, la télé, la voiture ? » Brian répond calmement que le fait d'être des indiens ne signifie pas que l'on veuille singer les mœurs des ancêtres mais que l'on désire vivre en harmonie aussi bien avec le milieu naturel qu'avec sa propre nature intime, sans refuser l'usage des biens non nuisibles que la technologie nous offre. Le choix de vivre en indien, ajoute-t-il, implique une conviction intérieure et ceux qui s'y engagent en refusant les attraits de la métropole, reviennent difficilement en arrière.

4 août. À la fin d'une autre journée de travail, c'est Jake, le chef du clan du Loup d'Akwesasne, qui vient nous chercher ; il nous accompagne pour assister à l'arrivée d'une course de relais à laquelle ont participé plusieurs jeunes gens, en se relayant pendant un jour et demi. Ils ont parcouru quelque cinq cents lieues, en suivant les traces de leurs ancêtres, qui grâce à ce genre de course pouvaient établir des communications rapides entre les tribus iroquoises, très civilisées. Sur le maillot d'un coureur nous lisons : « Nous courons pour Leonard Peltier », l'un des leaders de l'*American Indian Movement*, enfermé dans une prison fédérale.

Le temps est révolu où les stars d'Hollywood faisaient cause commune en s'exhibant aux côtés des indiens : aujourd'hui, ces derniers avancent seuls avec ténacité et patience dans leur projet de reconstruction des communautés d'origine basé sur l'autosuffisance agricole et le travail coopératif. Jake nous prévient que dans la réserve, il y a non seulement des indifférents, mais aussi des opposants et même des corrompus. C'est pourquoi la lutte doit être progressive et étalée sur une longue période.

5 août. Nous allons assister aux danses tribales dans la maison communautaire, la *Long House*. Ayant obtenu la permission d'entrer, nous sommes tout d'abord déçus : pas de plumages ni de costumes folkloriques (comme au fond nous l'espérions) mais une intense atmosphère de recueillement.

Les hommes et les femmes portant tee-shirts et jeans dansent en rond, autour des musiciens. On perçoit un sens du rite tout à fait intériorisé, dans la fusion gestuelle des rapports entre les danseurs. Le jeu des vocalises et le mouvements des bras créent un contrepoint aux battements des tambours et des pieds : cette conjonction d'instinct et d'imagination exerce sur nous une fascination presque hypnotique.

8 août. Nous commençons aujourd'hui l'animation théâtrale, qui était l'un des objectifs de notre voyage. Une quinzaine de jeunes élèves indiens de la Freedom School arrivent à dix heures pour commencer ce qu'ils appellent un « *mime workshop* ». Ils nous paraissent un peu réticents et méfiants, mais nous nous efforçons de les rassembler en équipe en leur demandant tout d'abord d'écrire au tableau leurs noms indiens : Aroniateka, Tehokwirate, Kaneratente, Rosennjo, Dowaneh..., il sera difficile de s'en souvenir. Après avoir étendu par terre un drap qui dissimule différentes matières naturelles, nous invitons les enfants à les toucher sans les regarder, en glissant leurs mains sous le tissu. Ils reconnaissent très facilement les choses les plus diverses : par exemple, ils distinguent immédiatement la racine d'une branche.

Aux racines de la créativité collective

Ensuite, nous leur donnons du papier et des crayons de couleurs et nous les engageons à dessiner l'objet naturel qu'ils ont le plus apprécié et d'y ajouter des éléments auxquels il leur fait penser. C'est avec étonnement que nous voyons apparaître, surtout dans les dessins des petits garçons, des images empreintes de solitude et de mort.

9 août. Nos commençons la deuxième rencontre avec en main un livre de contes populaires indiens. Les enfants réclament l'histoire de la « tête volante », une sorte de gorgone malfaisante, qui se mêle de la vie d'un village en semant le trouble par des actions extravagantes. Les enfants écoutent fascinés Marina leur raconter l'histoire puis, sous l'impulsion de ce récit fantastique, ils ébauchent eux-mêmes le canevas d'une fable, en s'inspirant de leurs propres dessins de la veille. Il en ressort des images d'une nature morte en raison de la pollution : « Mais après le soleil viendra et l'anéantira » dit un petit garçon, et un autre d'ajouter : « C'est un aigle qui se chargera de détruire l'usine qui l'a produite. » Et c'est ainsi que l'histoire s'achève.

10 août. Les enfants sont encore rétifs et turbulents, mais petit à petit ils commencent à se passionner pour notre aventure théâtrale. Nous trouvons ensemble le titre « *Stop pollution* » et commençons les costumes. Les enfants coupent et colorient avec excitation, tout en se donnant des coups et en se poursuivant entre les bancs de l'école. Ils aiment la matière de la couleur qu'ils renversent directement du pot sur les surfaces, et qu'ils répandent avec leurs doigts, au lieu de l'étaler avec un pinceau.

Ils refusent nos conseils stylistiques en n'acceptant que les indications techniques. Par exemple, si nous peignons une pièce de leur costume, ils la jettent et en réalisent une autre, nous opposant leur amour-propre culturel.

L'après-midi, nous allons avec trois fillettes du groupe visiter le musée indien des « six nations iroquoises » sur les monts Adirondack.

Stop pollution !!!

Le site est féérique : des lièvres et des écureuils bondissent autour de nous. Le musée, situé dans une maison rouge flanquée d'un totem, est encore plus surprenant à l'intérieur : on dirait une grotte naturelle où les stalactites et les stalagmites se seraient transformés en costumes, masques, plumages et objets indiens. Le conservateur du musée est assis dans l'ombre : c'est Ray Fadden, vieillard aux yeux bleus et à la chevelure d'une blancheur nuageuse. C'est lui qui a éduqué la plupart des leaders indiens de la région, en leur transmettant tout ce qu'il avait appris sur la culture et sur la pensée iroquoise. Ray nous confie qu'il a commencé à aimer le peuple indien lorsque son instituteur avait dit devant tous ses élèves : « Un bon indien ne peut être qu'un indien mort. »

14 août. Pour les enfants de la Freedom School le grand jour est arrivé. C'est aujourd'hui la grande fête du *Buffalo dinner* et l'après-midi, ils joueront la performance théâtrale que nous avons préparée ensemble.

Aux environs de midi, on vient nous chercher et on nous amène sur le lieu de la fête, dans l'île de Cornwell sur le Saint-Laurent. Ici, un « musée indien vivant » a été bâti lors de la reconstruction d'un ancien village iroquois, ainsi qu'un centre culturel où on fait un peu de tout, de la poésie jusqu'à de la vidéo.

Nous choisissons un emplacement sur l'herbe et sans nous presser, sous le soleil ardent, nous construisons le décor (si on peut l'appeler ainsi) du spectacle. Nous traçons sur l'herbe d'un vert très intense deux cercles concentriques en alignant des pierres bleues ; nous plaçons aux quatre points cardinaux des silhouettes, semblables aux figures tribales de nos hôtes, représentant deux aigles « *thunderbird* », et deux soleils. Pour les indiens, ces éléments ont une signification symbolique précise : le cercle renferme les relations vitales et les points cardinaux correspondent aux quatre phases de la vie : naissance, jeunesse, vieillesse, mort.

L'après-midi, à cinq heures, après le repas communautaire à base de viande de bison rôtie et de sirop de fraises des bois, on annonce le

Aux racines de la créativité collective

début du spectacle et les gens se regroupent autour du cercle de la « performance ». Pour Marina et moi c'est la fin de l'attente et de la tension, provoquées les jours précédents par l'effort de vaincre le sentiment de notre différence culturelle. Nous aidons les enfants à mettre leurs costumes et des roulements de tambour marquent le commencement du spectacle.

La « pollution », une figure noire, encapuchonnée comme le KKK, entre en scène en dansant frénétiquement, accompagnée du tintement de « maracas » métalliques. Un arbre hérissé de branches de pin surgit : il est joué par deux garçons étroitement serrés dans l'écorce du tronc. La « pollution » entoure l'arbre de sa danse circulaire de plus en plus proche de lui, jusqu'à l'étouffer. L'arbre se fend en plusieurs morceaux qui tombent par terre. Le même événement se reproduit pour les poissons, l'aigle, le « peuple indien » et un rocher. Ensuite, le soleil arrive : c'est le petit Dowaneh du clan du Loup qui, avec son costume auréolé de rayons jaunes étincelants, flotte dans l'air, affronte la silhouette noire et l'assomme. Alors voilà que toutes les créatures ressuscitent et chassent, en balayant la « pollution » avec des branches ; un aigle survient en sifflant et il détruit l'usine, à l'origine de la pollution. Puis le manteau de la figure noire est déchiré en morceaux minuscules que les enfants distribuent aux gens, en demandant à chacun : « Que vas-tu en faire ? » C'est ainsi que le cycle du spectacle s'achève et que commence celui où toute la communauté est impliquée dans la lutte contre la pollution. En même temps que le spectacle, la fête aussi se termine, pendant que le soleil couchant projette sur les visages des reflets cuivrés.

Les enfants qui, lors de la préparation, nous avaient paru exaltés et même destructifs, ont assumé pleinement leurs rôles, avec un sens fort et inné du rite.

L'expérience de cette animation a exigé de notre part des efforts parfois obsédants, pour vaincre le défi d'une diversité culturelle très profonde, mais elle nous a permis aussi de comprendre le sens, aujourd'hui,

Stop pollution !!!

du message culturel du peuple indien. Leur intention paradoxale de construire le futur en récupérant la tradition nous a semblé correspondre à une recherche d'identité qui n'est pas une fin en soi, mais dont le but est de vivre les relations humaines et le rapport avec la nature d'une façon harmonieuse et évolutive, en essayant ainsi de répondre aux angoisses de la société postindustrielle.

1983.

Texte publié dans *Over* n° 6, Turin, 1985.